

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
GAZETTE DES FAMILLES
CANADIENNES ET ACADIENNES:

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3.

Quebec, 15 Juillet, 1872.

No. 19.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE: L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE.

Notre publication—Dixième entretien sur la famille—Biographie
—Chronique—Faits Divers—Feuilleton: La Cloche du Père
Trinquet.

NOTRE PUBLICATION.

Nous omettons aujourd'hui notre entretien sur l'émigration pour donner plus d'espace à la notice biographique de feu M. Bégin, curé de la Rivière Ouëlle, qui est encore bien plus abrégée que nous l'aurions voulu.

Dixième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Second devoir:—Instruction.—Après la première communion.

UN PÈRE À SES ENFANTS.

(Suite.)

Mes chers enfants, vous le savez, les larmes me sont venues aux yeux quand, à la fin de notre dernier entretien, je vous ai entendu dire: "Cher

papa, nous prenons la résolution ferme et inébranlable de fuir, toute notre vie, la compagnie des personnes en qui nous ne verrons ni vertu, ni piété, ainsi que de celles qui sont sujettes à quelques vices, tels que la médisance, la coquetterie, l'amour des plaisirs du monde, l'habitude des paroles équivoques ou mauvaises. Nous choisirons, au contraire, pour amis, ceux qui nous porteront à la vertu, par leurs exemples et leurs conseils, ceux qui auront le courage de nous reprendre de défauts, et dont l'amitié aura pour règle la crainte de Dieu, et pour fin, notre salut."

Je voudrais pouvoir écrire en lettres d'or ces sages résolutions. Heureux, mille fois heureux, si vous y restez constamment fidèles ; n'oubliez jamais, non plus, cette parole du Saint-Esprit : " Choisissez vos amis entre mille." L'amitié d'une personne vertueuse vous soutiendra contre un autre danger qui vous menace, et dont je vais vous parler ; ce danger, *c'est le respect humain.*

Le respect humain ! Voici le grand épouvantail, et si vous me passez l'expression, la *bête à sept têtes* des âmes faibles. C'est par la crainte de ce vain fantôme, qu'une multitude de chrétiens de tout âge, sacrifient chaque jour, leur salut ; qu'ils deviennent infidèles aux engagements de leur baptême, et aux promesses de leur première communion. Ainsi, le respect humain est le crime des lâches ; c'est cette frayeur coupable qui fait violer les lois de Dieu et de l'Eglise, pour éviter la censure du monde. En effet, quand on demande à ces hommes timides : " Pourquoi avez-vous trahi votre conscience ? Pourquoi avez-vous refusé de faire le signe de la croix, de dire votre *Angelus*, de vous mettre à genoux, devant vos semblables ? Pourquoi, avez-vous refusé de pratiquer les obligations que les lois

de Dieu et de l'Eglise vous imposent? ”—On nous répond : “ Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas ; qu'en dirait le monde ! Nos amis nous tourneraient en ridicule ! ”

Qu'en dirait le monde ! Le monde, voilà donc le fantôme qui leur fait peur. Mais qu'est-ce que c'est que ce monde, dont le jugement vous épouvante ? C'est un grand fou, c'est un aveugle, etc ! Ecoutez-moi, mes chers enfants, et vous serez guéris, j'espère, de cette frayeur puérole. Lorsque j'avais à peu près votre âge, je voyageais à pied, pendant une nuit d'hiver, avec un de mes amis, un peu plus âgé que moi, et surtout, beaucoup moins peureux. La terre était couverte de neige, nous étions au milieu d'une vaste plaine terminée par une forêt, en deçà de laquelle était l'endroit où nous allions. La lune, derrière les nuages, ne laissait échapper qu'une lueur incertaine ; mais suffisante pour nous faire apercevoir les objets, quoique trop faible pour nous permettre de les bien distinguer. J'avais beaucoup entendu parler de loups qui rôdaient dans les environs ; mon imagination effrayée m'en faisait voir partout ; au moindre point noir que je voyais s'élever au dessus de la blanche campagne, je me serrais contre mon compagnon. Il ne fut pas long à deviner pourquoi. “ Tu as peur ? ” me dit-il. Je ne répondis pas, et nous continuâmes à marcher. Tout à coup, je lui saisis plus fortement le bras : j'avais aperçu, dans le lointain, quelque chose de vraiment effrayant ; j'avais vu, des pieds, une tête, une longue queue, . . . à n'en pas douter, c'était un loup !

Sans me rien dire, mon ami me comprend et m'entraîne de ce côté là. Je n'osais parler, pour ne pas trahir ma peur ; mais mon cœur battait fortement, je suais à grosses gouttes, je tremblais

de tous mes membres. Nous approchons, mes yeux ouverts jusqu'au blanc, demeureraient fixés sur l'objet de ma frayeur. Arrivé à quinze pas, je n'osais plus avancer. J'en étais plus sûr que jamais, c'était un loup qui nous attendait. Mon ami m'entraîne malgré moi ; nous arrivons. "Tiens, voilà ton loup me dit-il, regarde." C'était un vieux trouc d'arbre !!! Je respirai, nous nous assîmes sur le dos de la prétendue bête, et moitié confus, moitié content, je ne pus m'empêcher de rire de ma frayeur. "Comme tu vois, le vrai moyen de se guérir de la peur, me dit mon camarade, c'est d'approcher tout près de l'objet qui nous épouvante." J'ai suivi ce conseil, et je suis devenu un brave qui peut affronter tous les dangers, la mort même. Si j'avais été tout seul, je me serais enfui à toutes jambes, et j'aurais, de la meilleure foi du monde, raconté à tout venant que j'avais rencontré un loup. On m'aurait cru car j'étais en état d'en donner une exacte description, et d'indiquer le lieu précis où il était. Beaucoup auraient eu peur, et n'auraient osé se mettre en voyage.

Jeunes voyageurs, qui tremblez à la vue du monde, qu'avez vous à faire pour vous guérir de votre peur ? Approchez-vous le plus près possible de ce vain fantôme. Voyons, donnez-moi la main et venez.

Vous le savez, les géographes partagent le globe en cinq parties, l'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie. Maintenant, si vous faites votre devoir, croyez-vous qu'on se moquera de vous dans ces cinq parties ? Ce serait ridicule de le penser. Mais prenons notre continent, l'Amérique. Dans ce vaste pays, il y a beaucoup d'états où l'on ignore même si vous existez, et leurs habitants n'auront donc jamais l'idée de se moquer de vous.

Reste donc la contrée où vous avez reçu le jour ; mais dans cette contrée, combien ne vous ont jamais vu, et ne vous verront jamais. Même dans la ville ou la paroisse où vous êtes nés, bien des personnes ne s'occupent pas plus de vous que vous ne vous occupez d'elles. Restent donc vos connaissances ; mais, vous êtes bien malheureux, si parmi elles, il n'en est pas un certain nombre dont vous n'avez rien à craindre, que dis-je, dont vous gagnerez l'estime, en vous montrant attachés à tous vos devoirs. Où est donc, maintenant, ce monde qui pourrait vous faire peur ? A quoi se réduit-il ? A trois ou quatre personnes à qui vous ne voudriez pas ressembler. Voilà l'épouvantail ridicule auquel vous sacrifieriez votre devoir et votre éternité ! En vérité, n'avais-je pas raison de vous dire que craindre le monde, c'est avoir peur d'un fantôme. Le respect humain est non seulement une faiblesse, une lâcheté, mais, qui pis est, une vraie folie qui fait mal au cœur. S'il y a quelque chose d'extravagant sur la terre, c'est de vouloir plaire à tout le monde, et s'il y a quelque chose d'impossible, c'est d'y réussir. Vous déplairez toujours aux uns par ce qui vous rendra agréables aux autres. Vous aurez toujours des censeurs de votre conduite. Ceux qui se damnent sont critiqués par le monde, comme ceux qui se sauvent, et même plus.

Eh ! bien, mes chers enfants, seriez-vous sages, seriez-vous raisonnables de ne pas faire votre salut, par la crainte d'un inconvénient, que vous ne pourriez éviter, même en vous perdant ?

Censure pour censure, mépris pour mépris, ne vaut-il pas mieux être censuré des méchants que des bons ? Le mépris du méchant est une gloire, sa critique un éloge. Et puis, voudriez-vous sauver votre âme, ne rester fidèles à Jésus-Christ qu'autant

que le monde vous approuvera. Mais si vous vous damnez pour plaire au monde, ira-t-il vous tirer de l'enfer ?

Tenez, mes bons amis, jamais vous ne vous honorez devant les hommes, en vous déshonorant devant Dieu, et en trahissant votre devoir, vous ne recueillerez pour prix de votre prévarication que le mépris de ceux à qui vous vouliez plaire. Jugez-en vous-mêmes : Deux enfants se trouvent, un jour d'abstinence, assis à une table chargée, d'aliments gras : l'un accepte complaisamment tout ce qui lui est offert, l'autre refuse ; lequel des deux vous paraît le plus estimable ? Auquel des deux aimeriez-vous mieux ressembler ? Voici ce qui arriva ; malgré que tous ceux qui étaient témoins d'une conduite si différente ne fussent pas tous des dévots, tous applaudirent au courage du second, et jetèrent un regard de mépris sur son compagnon.

Puis ce jeune poète qui, au moment où il recevait les applaudissements de l'élite de la société parisienne, refuse de reconnaître son père vieux et pauvre, comment est-il payé de cet acte inqualifiable ? A cette vue, les applaudissements se chargent en une explosion de cris d'indignation, et toutes les bouches murmurent ces paroles flétrissantes : *Fils ingrat ! .. Enfant dénaturé ! ..*

Fils ingrat, enfant dénaturé ; oui, voilà les seuls noms qui conviennent au fils qui rougit de son père ; mais quel nom mérite celui qui rougit de son Dieu ?

Soyez toujours fidèles à l'étendard du chrétien, et je vous promets, sur la terre, l'estime des hommes, la paix du cœur et le ciel pendant l'éternité. Emportez comme bouquet spirituel, ces paroles du Sauveur : "Celui qui m'aura reconnu et glorifié devant les hommes, je le reconnaitrai et le glorifierai devant mon père céleste."

(A continuer.)

Biographie.

Nous avons la pénible tâche d'annoncer à nos lecteurs le décès d'un homme dont la vie toute entière a été un exemple de patience, de courage, d'honneur, de délicatesse et de charité chrétienne. M. Clément Cazeau, officier des douanes de Sa Majesté, frère de M. le Grand-Vicaire Cazeau, a rendu, samedi dernier, sa belle et sainte âme à Dieu, après s'être préparé, avec foi, espérance et amour, au redoutable passage du temps à l'éternité. Sa mémoire vivra longtemps dans Québec, où il a tant fait pour répandre les bienfaits de l'éducation, où il a tant travaillé, et, aussi, tant édifié.

M. Cazeau était âgé de près de soixante-et-quinze ans. Il était le type de ces " anciens Canadiens " qui avaient emporté, de la vieille France, avec la foi et l'honneur, ces habitudes d'hospitalité généreuse devenues si rares de nos jours.

Les funérailles du regretté défunt ont eu lieu le 25 de juin au milieu d'un grand concours de citoyens. Pas moins de trente prêtres, de la ville, des environs assistaient à son service. Des voix exercées accompagnées de l'orgue, ont fait entendre, pendant la durée de l'office, des chants graves et pieux. L'inhumation a eu lieu au cimetière Belmont.

CHRONIQUE.

LE SAINT PRÊTRE.

Le seize juin dernier, le doyen des curés du diocèse de Québec, le Révd. M. Charles Bégin, est descendu dans la tombe, âgé de soixante-quinze ans. Il a emporté avec lui, dans l'éternité, la reconnaissance, le respect, les sincères et profonds regrets de tous ses paroissiens et de ceux des paroisses voisines, ainsi que l'estime de tous ses

confrères. Aussi la carrière de ce vénérable prêtre a été si bien remplie, que l'on peut dire de lui comme de son divin modèle : *Il est passé sur la terre en faisant le bien.*

M. Bégin est né à St. Joseph de Lévis, en l'année 1797, de parents remarquables par leur piété, et qui s'appliquèrent à lui inculquer de bonne heure, les sentiments chrétiens dont ils étaient animés. Cet enfant écouta les leçons de sa mère avec autant de docilité, que si elles lui avaient été données par Dieu lui-même. Aussi, fit-il des progrès très rapides dans les sentiers du bien. Il avait de l'indifférence pour tout, excepté pour la prière, l'étude, et les choses du ciel. Toute sa conduite était tellement édifiante, qu'un vieillard qui l'a connu dès sa première enfance, nous disait, il y a déjà quelques années : " Cet enfant était si remarquable par sa tendre piété, sa soumission sans bornes à ses parents, que nous nous accordions tous à dire, qu'il portait sur son front le caractère de la sainteté, et qu'il ferait certainement un prêtre.

Ce fut à l'époque de sa première communion que son amour de Dieu et sa tendre dévotion brillèrent d'un singulier éclat, et qu'il excita l'admiration de tous ; ce fut aussi à cette époque qu'il sollicita et obtint la faveur d'entrer au petit séminaire de Québec. Malgré les sacrifices qu'ils durent s'imposer, ses parents étaient tellement persuadés que le jeune Charles n'était pas fait pour le monde, qu'ils n'hésitèrent pas un instant à lui faire faire son capot d'écolier, et à le conduire à la classe. Ses succès, pendant tout son cours d'étude furent très satisfaisants, et toute sa conduite était telle qu'il ne donna jamais à ses maîtres le moindre sujet de mécontentement ; au contraire, il était si soumis, si respectueux, que tous, directeurs et pro-

fesseurs, reposaient la plus grande confiance en lui, et le chargeaient souvent de la surveillance de ses condisciples, qui avaient pour lui le respect qu'inspire la vertu.

Les études terminées, il sollicita son entrée au grand séminaire qu'on lui accorda avec empressement. Mais, à peine eut-il reçu la tonsure, qu'il fut appelé au séminaire de St. Sulpice, pour y professer. Là trois années s'écoulèrent pour lui, à enseigner les belles-lettres et à étudier la théologie. Au bout de ce terme, ses supérieurs qui avaient été témoins de ses vertus, et qui s'étaient rendu compte de ses connaissances dans la science ecclésiastique, le jugèrent mûr pour le sacerdoce, et le présentèrent à l'évêque diocésain, malgré les supplications et les prières que la profonde humilité du jeune lévite lui inspiraient, pour les engager, à le retenir plus longtemps dans la solitude. Mais l'heure était sonnée, il fallut avancer, faire le pas redoutable, malgré qu'il eût préféré la mort à l'immense responsabilité qui allait peser sur ses épaules, à la sublime dignité qui allait orner son front.

Ordonné prêtre, M. Bégin fut nommé vicaire, dans la paroisse de St. Sulpice. Il y demeura deux ans et quelques mois. De là, il fut transféré à la cure de Cacouna, où son séjour fut de courte durée, mais où il laissa des traces ineffaçables de son zèle apostolique et de sa charité sans bornes. Cette paroisse qui était encore naissante renfermait un grand nombre de pauvres, qui manquaient souvent du grain nécessaire pour ensemer leurs terres. Le hangar de M. le curé leur était ouvert, et les deux printemps qu'il passa parmi eux, ils y puisèrent largement, et ses aumônes furent si abondantes, qu'à son départ, qui eut lieu au bout de deux ans, il ne lui restait pour toute fortune, que

son cheval, sa voiture et cinq schelins dans sa poche.

Il laissa Cacouna, au grand regret de ses paroissiens, pour aller prendre possession de la cure de Beauport. Ici il faudrait la plume de Mgr. Langévin, de MM. Lemoine, Bernard, et Tremblay, ses successeurs, pour décrire fidèlement les œuvres de M. Bégin dans cette paroisse, pendant les treize années qu'il y a passées, et les fortes impressions qu'il a laissées, dans tous les cœurs. Le souvenir de ses vertus, de son zèle pour la maison du Seigneur et le salut des âmes y est aussi vivace que s'il n'était parti de là que d'hier.

Aussi, quand les paroissiens de Beauport apprirent que leur cher et saint curé allait les laisser, ils étaient au désespoir, et ne crurent mieux faire, que d'aller en foule, trouver l'Evêque pour lui faire changer sa résolution. Mais, la Rivière-Ouelle aussi, avait besoin d'un véritable apôtre, pour remplacer le dignitaire qui venait d'être enlevé à son affection, M. le Grand-Vicaire Cadieux, et il fallut à ces braves délégués s'en retourner tout en larmes, pour annoncer à leurs familles que le ciel était contre eux, et que leur bon et tendre père allait les abandonner.

En effet, la paroisse de la Rivière-Ouelle qui avait, pour ainsi dire, été gâtée, et qui avait eu pour pasteurs, un Evêque, et deux Grands-Vicaires consécutifs, avait besoin d'un prêtre remarquable pour satisfaire les exigences de tous et surtout des premières familles qui avaient des rapports avec tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus élevé dans notre société canadienne. Mais, si ces familles brillaient par la noblesse et l'élevation de leurs sentiments, elles brillaient d'avantage par l'éclat de leurs vertus, et elles voulaient, avant tout, un

saint prêtre, et ce saint prêtre, elles le trouvèrent dans leur nouveau curé. Et aussi, le plus remarquable des paroissiens de M. Bégin, feu M. Charles Casgrain, de sainte mémoire, le qualifiait ainsi, quelques mois après son arrivée au milieu d'eux : " Notre curé est pauvre des biens de la terre, mais très riche de vertus."

Comme la Rivière-Ouelle a été la dernière paroisse confiée à M. Bégin, et celle où il est demeuré plus longtemps, arrêtons nous un instant pour considérer le bien qu'il y a fait, pendant les trente quatre années qu'il l'a administrée, ainsi que l'édification qu'il a donné partout, pendant les cinquante-une années de son sacerdoce.

Nous avons intitulé cette notice biographique " le saint prêtre". Ces mots nous ont été dictés par la foule immense qui assistait aux funérailles du vénérable défunt. Il y avait au moins cinq paroisses réunies pour cette lugubre circonstance, puisque, outre la Rivière-Ouelle, dont la plupart des maisons avaient été fermées, pour permettre à tous de venir jeter un dernier regard sur les restes si vénérés de leur curé, Ste. Anne, St. Denis, St. Pacôme, St. Philippe de Néri, N.-D. du Mont Carmel, y étaient représentées par au moins les trois quarts de leurs habitants, sans compter les citoyens nombreux accourus de St. Roch, St. Jean Port Joli, Kamouraska. Eh ! bien, comme nous avons pu nous en convaincre ; de ces milliers de bouches s'échappait le même cri : "*c'est un saint, c'était un saint prêtre* ; et le confrère chargé de retracer les vertus sacerdotales de celui dont la mort inspirait des regrets si universels, le Révd. M. Hébert, s'est fait l'écho de la multitude, et a redit avec éloquence : *c'était un saint prêtre*, dans toute la force du terme. En entendant un concert d'é-

loges, si unanime, nous nous sommes rappelé une parole de celui que nous pleurons, et qui avait été dite un an auparavant jour pour jour. L'année dernière, le 16 juin, nous eûmes le plaisir de rencontrer M. le curé de la Rivière-Œuelle, dans une des rues de Québec. La conversation tomba aussitôt sur feu M. Edouard Richard, curé du Chateau Richer, en son vivant. Voici un des premiers mots de M. Bégin : *“c'est un saint de plus dans le ciel. Beati immaculati qui in Domino morientur.”* En apprenant la mort de ce dernier, et en entendant répéter, et par ses confrères, et par ses administrés : *“c'est un saint,”* nous nous sommes cru autorisé à lui appliquer ses propres paroles : *“voilà un saint de plus dans le ciel.”*

Voyons maintenant si c'est le temps de dire que *la voix du peuple est la voix de Dieu* ; et si M. Bégin a justifié par sa conduite et par ses œuvres le plus bel éloge qui puisse être fait d'un chrétien et d'un prêtre.

Avant d'aller plus loin, considérons M. Bégin dans ses rapports avec Dieu, dans l'œuvre de la sanctification de son âme. Jusqu'à ses dernières années et dans toutes les saisons, il était sur pied à quatre heures du matin, et après s'être habillé à la hâte, il consacrait près d'une heure à la prière et à l'oraison mentale ; mais cette sainte pratique ne pouvait satisfaire sa dévotion, et il se rendait à l'église à cinq heures pour y faire le chemin de la croix, même pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver. Il disait sa messe tous les matins, à sept heures dans la froide saison des frimats, et à six heures et demie, en été. Il faisait toujours précéder cette action si sublime, d'une longue et sérieuse préparation, surtout lorsque des services à rendre au prochain ne l'appelaient pas ailleurs, et chaque fois

qu'il montait à l'autel, c'était toujours pour y sacrifier sa volonté et s'y offrir en holocauste au Dieu du calvaire. Son action de grâces se prolongeait le plus souvent au delà d'une demie heure, et encore semblait-il converser une partie du jour, avec son Bien-aimé Jésus, quand ses occupations le lui permettaient. Tous ses jours étaient bien remplis, et il avait un penchant insatiable pour les études ecclésiastiques, les ouvrages mystiques. C'est ce qui faisait dire à un de ses vicaires, que ses lectures spirituelles duraient les trois quarts du jour. Quant à ses prières du soir, faites toujours en familles, elles ont grandement édifié tous ceux qui ont eu l'avantage de les entendre. C'est à la suite d'une de ces prières qu'un religieux qui logeait chez lui, dit : "cette maison ressemble à un monastère de chartreux ; on s'y entretient beaucoup plus avec Dieu qu'avec les hommes."

A la persévérance dans l'oraison, il joignait la privation de tout ce qui constitue le bien être dans le monde, il s'assujettissait même à un jeûne rigoureux pendant le saint temps du carême. Le reste de l'année, sa table était toujours aussi modestement servie que son ameublement était simple et exempt de tout ce qui sent le luxe. Son presbytère, d'après le rapport de ceux qui l'ont connu intimement, ressemblait sous plusieurs rapports, à une communauté religieuse, aussi il faut avouer que toutes les personnes qui le composaient, appartenaient au Tiers-Ordre de St. François.

M. Bégin pratiquait, à un haut degré, toutes les vertus. Doux et humble de cœur, à l'exemple de l'Homme Dieu, portant toujours la vertu angélique dans son cœur, comme le plus précieux des trésors dans un vase fragile ; miséricordieux envers tous ses frères, cherchant toujours à pallier leurs torts, à

faire ressortir les qualités de ceux dont il ne pouvait cacher les fautes ; soumis et respectueux envers ses supérieurs, indulgents envers ses inférieurs : sa dévotion envers la Sainte Vierge pouvait difficilement être surpassée, et les différentes pratiques auxquelles il s'adonnait pour l'honorer et arriver à la pratique des vertus qui lui ont mérité d'être élevée à la dignité de Mère de Dieu, en sont une preuve frappante. . . . Entr'autres faits, nous nous sommes toujours rappelé le suivant : Quand M. Bégin, était curé de Beauport, il y avait assez près et en face du presbytère une maison habitée par une famille patriarcale, comme on en comptait tant, autrefois, dans chacune de nos paroisses. Tous les soirs, pendant la saison d'été, et lorsque le temps était beau, M. le curé se rendait à cette maison, invitait tous les membres à sortir dehors, et tous se découvrant, on récitait le chapelet, en méditant, tantôt sur les mystères joyeux, tantôt sur les mystères douloureux, tantôt sur des mystères glorieux. Pour faciliter cette méditation, M. le curé donnait des explications assez étendues sur chacun de ces mystères, et réussissait toujours par son accent pieux, et ses admirables réflexions à faire naître des sentiments d'amour envers Jésus et Marie, dans tous les cœurs.

Voyons maintenant ce saint prêtre dans ses rapports avec le prochain ; c'est-là surtout que nous trouverons à nous édifier hautement.

Dès l'instant qu'il est entré dans le sacerdoce, M. Bégin s'est dit, avec la plus profonde conviction, la foi la plus sincère : *« Ce n'est plus moi qui vit ; c'est Jésus Christ qui vit en moi. »* Il a ajouté aussitôt : *« je ne dois plus vivre pour moi, et toute mon existence doit être consacrée à mon Dieu et à mes frères. »* Cet engagement, il l'a accompli à la lettre, et pour s'en convaincre, il suffit de le suivre

partout et à toutes les heures du jour. Partout et toujours, il s'est imposé le sacrifice de sa liberté, de sa volonté, de son repos, de ses biens, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, pour sécher des larmes, soulager des misères, apaiser des souffrances. Partout et toujours; au confessionnal, en chaire, au chevet du lit des mourants, sa parole onctueuse a arraché des pleurs aux cœurs endurcis, a fait naître l'espérance dans l'âme de ceux que le désespoir avait déjà gagné, a communiqué un surcroît de faveur à ceux qui marchaient déjà d'un pas ferme dans la voie du ciel. Quand à sa charité envers tous, elle était immense, et il faudrait tout un gros volume pour en raconter les principaux traits. Comme nous pourrions être taxé d'exagération par ceux qui ont vécu loin de M. Bégin, nous allons nous arrêter seulement à ceux de ces actes qui sont connus dans toutes les paroisses par où il est passé.

A Beauport, malgré des travaux multipliés qu'entraînait l'exercice du saint ministère, il trouva le temps de faire étudier plusieurs jeunes gens et leur a fourni ensuite, les moyens de compléter leurs études. Son coup-d'œil sûr, son grand discernement fit que son choix tomba toujours sur des sujets qui méritaient sa confiance, et le plus grand nombre, entré au service des saints autels, a procuré et procure encore la gloire de Dieu, de la religion, et seront dans l'éternité les plus beaux fleurons de la couronne qui ornera le front de leur bienfaiteur. M. Parent, curé de la Pointe-aux-Trembles, M. Ed. Bélanger, tombé victime de son zèle dans la fameuse savane de Gentilly, M. Marcoux qui vient de mourir à Beauport, M. Tessier, curé de St. François de la Beauce, M. Grenier, curé de St. Elzéar de la Beauce, M. Bégin, curé de St. Pacôme, M. P. Bégin, curé de St. Dominique de Jonquières,

M. F. X. Langevin, Ecr. avocat, voilà autant d'élèves et de protégés du vénérable prêtre qui vient d'entrer dans la maison de son éternité.

Suivons le à la Rivière Ouelle, et là encore nous le verrons consacrer toutes ses ressources pour procurer le pain de l'intelligence, l'instruction religieuse à un très grand nombre de jeunes filles de sa paroisse. Tous les ans, deux à trois jeunes personnes recevaient leur éducation au couvent, sous sa protection et à ses dépens, et pendant les trente-quatre années qu'il y a été curé, pas moins de cent d'entre elles ont bénéficié de ses économies. Sur ce grand nombre, celles qui n'ont pas embrassé l'état religieux, se sont, pour la plus part, consacrées à l'instruction et ont été des institutrices modèles.

Donc, deux chœurs, l'un d'apôtres, et l'autre de vierges et de mères chrétiennes seront pendant l'éternité, comme un surcroît de félicité, pour le père bienfaiteur qui leur aura procuré les moyens de bien connaître, et de glorifier Dieu.

Mais ses prodigalités en faveur de l'instruction, n'épuisaient-elles pas ses finances, et ne lui faisaient-elles pas oublier les pauvres? nullement, au contraire, il était véritablement le père des indigents, et sa table leur était toujours ouverte. Non-seulement il les nourrissait, mais encore il les habillait. Tous les automnes, il allait à Québec, pour acheter des provisions, comme il le disait lui-même, pour les amis du bon Dieu. C'étaient des pièces d'étoffes, de coton, des quartiers de cuir. Nous l'avons surpris nous-même, dans un magasin de la basse-ville, faisant d'amples emplettes pour ses pauvres. Il allait plus loin, il achetait du bois, pour ceux qui n'avaient pas le moyen de s'en procurer.

Quand quelqu'un se permettait de lui représenter

qu'il donnait trop, il se hâtait de répondre : Laissez moi faire ; ma plus grande joie est d'être l'économiste des pauvres. D'ailleurs, quelle ne serait pas ma honte et ma confusion, quand j'irai paraître au tribunal du Souverain Juge, s'il pouvait me dire : non, non, tu n'es pas mon disciple ; *j'ai eu faim, et tu ne m'as pas donné à manger ; j'ai eu soif et tu ne m'as pas donné à boire ; j'ai été nu, et tu ne m'as pas vêtu ; j'ai eu froid, et tu n'as pas réchauffé mes membres engourdis.* Je redoute ce reproche plus que la mort ; et je veux tout donner avant mon dernier soupir, à mes véritables héritiers, les pauvres”

M. Bégin, sans avoir des talents brillants avait comme nous l'avons déjà dit, un jugement sûr et solide. La vivacité de sa foi, la droiture de sa conscience lui était d'un grand secours, quand il voulait interpréter à l'avance les conséquences des événements du temps. En 1859, quand éclata la guerre d'Italie, prêtres et laïcs, en Canada, s'accordaient à dire que cette guerre ne serait nullement fatale à l'Eglise, que les promesses de Napoléon III étaient trop formelles. Contre l'opinion de tous, trois hommes, trois prêtres, ne craignirent pas d'élever la voix pour dire que l'empereur des Français n'était qu'un fourbe, un misérable hypocrite, et qu'il voulait atteindre le St. Siège, en passant sur la tête de l'Autriche. Ces trois prêtres étaient le Grand Vicaire Jacques Casault, M. Thomas B. Pelletier et M. Bégin qui renchérisait sur tous les autres, en disant que Napoléon était le bourreau du pape. Les événements leur ont donné raison.

M. Bégin a eu le sort de toutes les âmes prédestinées ; il a passé par le creuset des épreuves ; mais la croix loin de porter le découragement dans son âme n'a pu que grandir son courage, et il s'est re

posé et endormi entre ses bras comme entre ceux d'une mère chérie.

Nous aurions encore beaucoup à dire, mais l'espace nous fait défaut, et nous avons déjà dépassé les limites restreinte réservées à la chronique.

Les restes de M. Bégin ont été inhumées sous le clocher de l'église de la Rivière Ouëlle, le 20 juin. La décoration funèbre était aussi complète qu'elle pouvait l'être. La foule au dedans et au dehors du temple était profondément recueillie, et sincèrement affligée. Vingt-huit prêtres étaient accourus pour témoigner à leur vénéré confrère, qui venait de leur dire adieu, l'estime, la sympathie, le respect dont ils environnaient sa mémoire.

FATS-DIVERS.

— Une dame de Chicago écrit à une amie de Boston :
"Ma chère, tu ne reconnaîtrais jamais la ville qui, il y a à peine quelques mois, tendait les bras à l'univers en demandant des secours, et on a bien raison de s'étonner de l'inconcevable activité de nos concitoyens, mais ce qui m'étonne plus que tout le reste, c'est de voir le luxe extravagant que déploient un grand nombre de nos dames dont les maris ont essuyé des pertes énormes durant l'incendie. Vraiment, je suis tentée de faire cette réflexion : que le feu même de l'enfer ne pourra jamais consumer la vanité chez la femme."

— A Ste. Louise, en présence d'un grand nombre de Messieurs du clergé venus des paroisses voisines pour la cérémonie, et d'une foule d'habitants de St. Roch, St. Jean, St. Aubert et de Ste. Anno, a été bénie la cloche de St. Pamphile du Chemin Elgin. La première cloche, bénie à St. Roch, dans le cours de l'hiver dernier, ayant été cassée, les propriétaires de la fonderie d'Utica-Falls, N.-Y., des Etats-Unis où elle

avait été achetée, l'ont remplacée vu qu'ils l'avaient garantie pour une année au moins. Le Révd. Messire D. H. Tétu, curé de St. Roch, assisté des Réverends MM. Lagueux, curé de St. Jean, et Dame Evêque, P. S. S., a fait la bénédiction.

Après la cérémonie, souper chez le curé de Ste. Louise, collecte abondante destinée à aider les colons de St. Pamphile dans la construction d'une chapelle qu'ils doivent commencer bientôt.

UN PETIT BOUT DE CONVERSATION. — *Le Collège et le Couvent de Ste. Anne.* — Le 22 de juin dernier, deux amis se rencontrent dans les chars, à Ste. Anne, et après avoir échangé les saluts d'usage, et s'être demandé les nouvelles du jour, l'un demanda à l'autre : "je viens de Cacouna, et je t'assure qu'on y passe agréablement son temps, et qu'on s'y trouve aussi bien qu'on peut le désirer." Je m'en réjouis, lui répondit son interlocuteur, mais tout ce que tu pourras dire de cette localité, ne me fera pas regretter les deux à trois jours que j'ai passés à Ste. Anne. Là aussi, je t'assure qu'on ne s'y trouve pas mal ; et il faut être exigeant pour désirer un séjour qui offre plus d'avantages, sous tous les rapports. Oui, Ste. Anne est un lieu enchanteur, et on s'y trouve comme dans un petit paradis terrestre. Aussi, je remercie la providence de m'avoir inspiré l'excellente idée de mettre mon aîné au collège de cette paroisse. Il est très content de ce choix, et moi encore plus. L'année prochaine je ferai mieux, et mon Eliza accompagnera son père, pour aller étudier dans le magnifique couvent qui est à quelques pas du collège, et dans le plus beau site qu'il était possible de choisir. Sais-tu que ce couvent ne le cède à aucun autre, et surpasse même tous ceux que j'ai vus, dans nos campagnes. Bâtisse élégante, bien divisée, bien aérée ayant une chapelle qui ne le cède en beauté qu'à celle du collège, enfin réunissant tout ce qui peut donner de l'attrait à un édifice de ce genre, et contri-

buor au maintien de la santé. Cette maison est assez vaste pour contenir cent jeunes personnes et plus.

Tiens, au risque de passer pour exagéré, je te dirai que j'ai été si enchanté de tout ce que j'y ai vu, si j'étais jeune fille, je ne voudrais pas aller ailleurs. Il me semble que là, il n'y a pas moyen de s'ennuyer, d'être malade, et de ne pas aimer l'étude. Oui, à St. Anne tout nous invite à étudier et nous dire qu'il faut apprendre. En effet, on ne rencontre que des prêtres aussi savants qu'aimables, des religieuses aussi instruites que pieuses. Pendant le temps que j'ai passé là, j'ai toujours été en compagnie de quelques sœurs, et je t'assure que ce n'est pas la plus mauvaise et la moins agréable. MM. Buteau, supérieur, Potvin, procureur, Bacon, préfet des études, Paradis, curé, Audet, vicaire, m'ont fait passer les plus beaux quarts d'heure. Pourtant, leurs instants sont bien employés, et nous gens du monde, nous refuserions de les suivre à la trace.

J'ai eu encore la bonne fortune de me trouver à la St. Louis de Gonzague, fête patronale des écoliers. A la Grand'messe, il nous a été donné d'entendre le sermon le mieux fait pour la circonstance. Maîtres et élèves, tous en ont été enchantés et vivement impressionnés, et conserveront le meilleur souvenir du talent oratoire de M. Laliberté, aumônier de l'Archevêché.

Une soirée littéraire et musicale vint couronner ce jour de réjouissance religieuse. Les élèves du cours commercial qui font partie de la société St. Louis de Gonzague, en firent les frais et s'en acquittèrent avec beaucoup de succès. La partie de la bande ne fut pas moins belle, et son chef mérite les plus grands éloges pour son habileté, et ses efforts constants." — " Je vois que tu as le cœur plein de ce que tu as vu à St. Anne; loin de t'en blâmer, je m'en réjouis, car moi aussi, j'ai étudié dans son beau collège, et j'en conserverai le meilleur souvenir. J'espère que dans un an ou

deux, j'aurai aussi des enfants au collège et au couvent." — "Tant mieux, une pareille conduite nous fournira encore l'occasion de voyager ensemble."

A ces mots, les chars s'arrêtèrent au dépôt de St. Jean, les amis mirent pied à terre, et la conversation en resta là pour nous, — qui avons apporté le désir sincère de leur voir mettre leurs bonnes résolutions à exécution.

TRISTE ACCIDENT.—On nous écrit de Caraquet :— Monsieur le Rédacteur, un de nos abonnés d'ici, et j'ajouterais un des paroissiens dont la conduite donne le plus de satisfaction à son pasteur, a été tué par la foudre, le 21 du courant, dans une berge de pêcheur. Cet estimable citoyen laisse dans un deuil profond une épouse chérie, sept enfants et tous ces co-paroissiens qui n'ont jamais reçu de lui que l'édification et les meilleurs témoignages d'amitié. Cet accident a causé d'autant plus d'émoi, que de mémoire d'homme, il est le premier de cette nature qui soit arrivé sur nos côtes.

Nous regrettons que la juste douleur de notre estimable correspondant lui ait fait oublier le nom de la victime de ce fatal accident; nous espérons qu'il nous le transmettra pour notre prochain numéro.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

LA CLOCHE DU PÈRE TRINQUET.

[*Suite.*]

—Et le sixième et le septième arrivent, qu'advient-il ?

—Dieu nous en garde ! alors ils sont trois contre quatre, et quatre contre trois, c'est une danse macabre, c'est un rondeau de démons.....

—Peuh ! qu'est-ce que c'est que cette piquette ? Laissez-moi-ça, ça donne des nausées. Une gorgée de celui-ci : c'est du vrai nectar.

Et le père Trinquet se serait fait tuer mille fois, plutôt que de dire une seule fois non. Ce vin gazeux écumant, pétillant s'emparait tellement de son libre arbitre que par enchantement il venait s'enfuir dans sa bouche, comme le rossignol va se jeter dans la gueule du serpent. Déjà son cerveau n'était pas mal échauffé, lorsque l'amphytrion annonce avec emphase : Le Marsala !

— La bienvenue au Marsala, s'écria la joyeuse brigade.

Un moment après, on entend : Du lacrymachristi !

— Vive le lacryma !

Après le lacryma, l'éloquence devint un peu pâteuse, on commençait à barboter ; puis vint le café, le gloria, le pousse-café, la rincette, la rinçonnette, le coup d'étrier. Il fallait voir tous ces museaux phosphoriques faisant cercle autour de la table, et rouges à prendre au contact d'une allumette. Quelques-uns d'entre eux, les vétérans du métier, se tenaient gaillardement debout sur le champ de bataille. D'autres plus avisés allèrent soulager leur conscience dans la ruelle de la maison. Rien de plus fantastique que le tableau de la salle à manger au moment où on leva la séance. Celui-ci prétendait que le parquet ondoyait sous les pieds ; celui-là se plaignait de voir des chapeaux voltiger dans les airs. Malgré tout, parvenus au grand air, ils allument leurs bouffardes et se traînent sans trop vaciller. Mais, le pauvre père Trinquet, victime de son perfide voisin, était si bien pris que ses jambes se balançaient sous lui comme celles d'un pantin. Il fallut l'emporter de sa chaise pour qu'il ne roulât pas sous la table. Et les coquins, au lieu d'en avoir pitié, s'en firent une fête triomphale. Son compatriote surtout en avait le fou-rire, et lui demandait en se tordant : Ohé ! le père Trinquet, vous raccommodez-vous avec le Lion d'Or ?

Et le père Trinquet, écarquillant les yeux, épelait : Li...on... d'Or.

Puis il lui mettait sur le nez ses cinq doigts en éventail, en lui disant : combien y en a-t-il ?

— Il tourne ! il tourne ! grommelait le père Trinquet.

— Oui, il tourne ; vous ne savez donc pas que le monde va en procession. Attendez un peu, et la porte de votre maison va passer devant vous, vous entrerez.

Ainsi, après s'être amusés outre mesure du pauvre homme, ils se préoccupèrent fraternellement du moyen de le reconduire chez lui. Le remettre en selle, il ne fallait pas y songer, car c'était un vrai paquet de linge mouillé ; jambes et bras lui pendaient du tronc, comme d'inutiles appendices : ses paupières, d'un autre côté, ressemblaient à deux couvercles de plomb irrésistiblement enchevêtrés dans leur rainure. Néanmoins, à force de le traîner, de le pousser, de le porter, ils le firent parvenir jusqu'à Vic, où ils espéraient trouver quelque brouette pour le charrier à Orange. Totouno s'offrait pour lui rendre ce service d'amitié, avec le secret dessein de le montrer ainsi en pleine ivresse aux fidèles du *Lion-d'Or*, et de lui jeter le lendemain son fait en plein visage. Mais, à leur arrivée à Vic, il était déjà nuit close. La plupart d'entre eux y couchèrent, non sans avoir auparavant humecté leur gosier afin de se rafraîchir la mémoire des vaillantes bouteilles qu'ils avaient absorbées.

Au milieu de la joie que faisaient naître ces dernières rasades, le compatriote du père Trinquet dit : vraiment, il ne faut pas le renvoyer dans cet état à sa femme : je connais Carmèle, elle en aurait trop de chagrin.

On répondit en chœur : Qu'est-ce qu'il nous chante ? Il n'y a pourtant pas d'autre parti.

— Il me frôle une idée charmante par la tête, reprit Totouno, idée charmante, rare, excellente comme le fromage ou le macaroni.

— Laquelle ? laquelle ?

— Vous voyez cette charrette dans la cour ? Elle

est chargée de meubles et part cette nuit pour Castellamare : il faut y hucher notre père Trinquet.

La proposition fut accueillie avec des applaudissements frénétiques, et Totouno continua : Nous allons le colloquer pour le mieux dans un de ces grands paniers à raisins ; nous jetons par dessus une poignée de paille, les charretiers à cette heure dorment profondément et ne s'apercevront de rien ; vers minuit ils partent, et demain matin le père Trinquet se réveille à Castellamare. La fraîcheur de la nuit l'aura complètement dégrisé, il prend une rossinante et il revient à Orange frais et dispos comme un pinson. Et nous lui aurons joué la plus glorieuse plaisanterie dont on ait entendu parler depuis que le monde est monde.

Le plan réunit tous les suffrages. Aussitôt sans bruit, à pas de loup, on empoigne le père Trinquet par les pieds et par les jambes, on l'enfonce dans le panier, on dresse le panier sur la charrette, on introduit le tout sous les meubles, on le recouvre de fenilles, on abaisse la bâche et... bon voyage!

(à continuer.)

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement qui n'est que D'UN ECU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances, concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur à St. Jean Chrysostôme.

— Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec le prix des abonnements chez M le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard, marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.